

dans ses compositions ne proviennent que de l'inexpérience. Elle a proposé de les lui indiquer et m'a laissé entendre que, par ses connaissances, ses amis qui occupent un rang dans le monde littéraire, elle pourrait être fort utile à cette intéressante jeune fille et lui assurer certains succès.

M<sup>me</sup> Desnoyelle resta silencieuse.

— Ah ! voilà ce que je craignais, s'écria M<sup>me</sup> Werner, vous refusez ?

— Non, je réfléchis, répondit doucement la mère : vous m'avez avoué que vos renseignements sur cette M<sup>me</sup> Dermont sont incomplets ; qui sait si elle n'est pas une de ces personnes qui ont une existence irrégulière ou tout au moins dont les principes sont vacillants ?

— Ceux de Marie sont fermes, vous n'avez rien à craindre et ce serait folie à vous d'entraver l'avenir de votre enfant par des scrupules exagérés.

— Peut-être avez-vous raison : je consens, en meré servant toutefois de mettre ma fille sur ses gardes.

— Rien de plus juste.

Dès le lendemain, Marie, très émue, se présentait chez M<sup>me</sup> Dermont. Sa mère l'accompagnait, mais elle se retira après quelques instants. Lorsqu'elles furent seules toutes deux, M<sup>me</sup> Dermont lui fit mille démonstrations d'amitié, lui assura qu'elle allait charmer sa solitude, qu'elles passeraient ensemble de longues heures, etc. Puis, tout à coup, elle interrompit ses mièvreries pour demander à Marie de lui lire une pièce de vers. La jeune fille y consentit avec un vif battement de cœur : elle comprenait qu'elle allait trouver en M<sup>me</sup> Dermont un juge plus expérimenté que sa mère et M<sup>me</sup> Werner. L'élocution facile de Mathilde Dermont, les livres nombreux qui couvraient sa table prouvaient jusqu'à l'évidence, aux yeux de Marie, son instruction et ses goûts littéraires.